

que la colère d'Alceste, qui s'en étonne et qui a encore assez de candeur pour vouloir réformer une coquette, pour se laisser prendre aux protestations d'un mauvais poète qui le consulte sur ses vers et le prie de le juger *avec sincérité*.

Peut-être Philinte et Alceste, et, il faut le dire, Molière, ont-ils eu trop mauvaise opinion de l'espèce humaine et trop méconnu les vertus qui se mêlent souvent à tant de dépravation; mais, ce qu'il importe de constater, c'est que la mansuétude de Philinte suppose un mépris bien autrement complet et absolu que la mauvaise humeur de son ami.

Nous croyons donc que Molière a voulu faire simplement une satire générale de l'humanité : cette satire, elle est dans les paroles que prononcent Alceste et même Philinte; elle est dans les médisances de Célimène et des deux marquis; elle est enfin dans la conduite d'Oronte, le mauvais poète, et de la prude Arsinoé.

Si cette manière d'entendre *le Misanthrope* est juste, que devient la critique que Rousseau a cru devoir faire de cette pièce, qu'il juge immorale? Que devient le reproche d'avoir voulu, dans le personnage d'Alceste, ridiculiser la franchise et la vertu? La seule conclusion qu'on en puisse tirer peut être triste, mais non immorale; c'est qu'une franchise aussi absolue que celle d'Alceste est incompatible avec les mœurs et les habitudes de la société, et que, quand on ne veut pas se résigner aux vices des hommes et aux hypocrisies du monde, on n'a d'autre ressource que

De fuir dans un désert l'approche des humains.

C'est ce que fait Alceste, et, avec un caractère comme le sien, il ne pouvait prendre un autre parti. Il semble que ce dénoûment fait encore plus la critique du monde que celle d'Alceste lui-même, et je crois que Molière n'a pas eu d'autre intention.

Que ceux qui croient, avec Rousseau, que Molière a voulu ridiculiser Alceste, n'oublient donc pas ces vers que le poète met dans la bouche d'Éliante, personnage secondaire, mais qui semble représenter, dans la pièce, la modération et le bon sens. Éliante dit, en parlant d'Alceste :

Dans ses façons d'agir il est fort singulier;
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier.

opinion, quand il va jusqu'à dire : « Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres; ils sont ainsi faits, c'est leur nature : c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve. » (*De l'homme.*)

Et la sincérité dont son âme se pique
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque :
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

L'intrigue de cette pièce est simple et ressort naturellement des passions et du caractère que Molière a donnés aux différents personnages. Le style est à la hauteur de cette grande et philosophique conception : jamais la langue française n'a été tour à tour plus vigoureuse, plus vive, plus gracieuse. En écrivant *le Misanthrope* et *le Tartufe*, Molière donnait à la comédie un caractère élevé, dont rien ne pouvait lui fournir l'idée, ni chez les anciens, ni chez les modernes; il n'avait pas eu de modèle, et jusqu'à présent il n'a pas trouvé de rivaux.

VII.

BOILEAU.

Vie de Boileau

Nicolas Boileau-Despréaux naquit à Paris, en 1636. Lui-même, à l'imitation d'Horace, fournit sur ses premières années des détails que nous nous contenterons de transcrire :

Mon père, soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
Un revenu léger et son exemple à suivre.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit, et vit en frémissant
Dans la poudre du greffe un poète naissant :
On vit avec horreur une muse effrénée
Dormir, chez un greffier, la grasse matinée;
Dès lors à la richesse il fallut renoncer;
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer;
Et surtout redoutant la basse servitude,
La libre vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût cru, que pour moi le sort dut se fléchir ?
Mais du plus grand des rois la bonté sans limite
Toujours prête à courir au-devant du mérite,

Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.

Si l'on ajoute qu'il perdit sa mère étant fort jeune, et son père quelques années après; qu'il fut l'ami de Molière, de La Fontaine et de Racine; qu'il reçut de Louis XIV d'abord une pension, puis le titre d'historiographe, charge qui fut pour lui une véritable sinécure; qu'il mourut, en 1714, morose et chagrin, ayant depuis longtemps renoncé à la poésie; on aura presque toute la biographie de Boileau. Ses ouvrages furent les événements de cette vie si peu agitée. Il vit disparaître successivement les grands écrivains, dont l'amitié est son plus bel éloge, et il mérita que Racine mourant lui dit ces touchantes paroles: « Je m'estime heureux de ne pas vous survivre. »

Satires.

La plupart des satires de Boileau (neuf sur douze) appartiennent aux premières années de sa carrière poétique; il les composa de 1660 à 1667: il s'arrêta après sa neuvième; il avait alors trente et un ans.

Ce qui domine dans ces satires, comme dans tous les ouvrages de Boileau, c'est la passion du vrai, et surtout du vrai dans les ouvrages de l'esprit. Ses meilleurs traits sont dirigés contre les méchants auteurs, et la plus parfaite de ses satires est une satire exclusivement littéraire (la neuvième). C'est en effet comme critique, exprimant en beaux vers les arrêts du goût, que Boileau doit être apprécié. Horace, Perse, Juvénal avaient surtout été des satiriques moralistes; Boileau est avant tout un censeur littéraire. Quand il traite des sujets philosophiques, comme dans sa huitième satire¹, il lui arrive parfois de tomber dans le lieu commun et la déclamation. Ce qui l'inspire véritablement, ce qui communique à ses vers l'énergie et la flamme, c'est la haine des mauvais livres, c'est l'indignation que lui causent les Chapelain, les Cotin, les Pradon, et leurs scandaleux succès. Aussi ce serait rendre à Boileau une justice incomplète que de se borner à admirer ses vers sans se rendre compte du rôle qu'il joua dans la littérature, de l'influence qu'il exerça sur les écrivains de son temps.

Quand il parut, les poètes qu'il a voués pour jamais au ridicule avaient des admirateurs, et en grand nombre. Les pointes, les fadeurs, les sentiments guindés étaient fort à la mode; et dans la liste des pensions accordées par le roi aux gens de lettres en 1663, Cha-

1. Sur l'homme.

pelain est porté pour une pension de trois mille livres, tandis qu'on n'accordait que deux mille francs à Corneille, et mille seulement à Molière: l'auteur de *la Pucelle* y est mentionné comme le *plus grand poète français qui ait jamais été et du plus solide jugement*. Perrault, Cassagne et l'abbé Cotin y sont mieux *rentés* que Molière. Il ne faudrait point reprocher à Colbert, qui dressa cette liste, et au roi qui la signa, l'inégale et ridicule répartition de ces récompenses: l'opinion publique ne s'égarait pas moins sur ce point que la munificence de Colbert. C'était contre ces injustices de l'opinion que Boileau allait protester avec courage en revendiquant pour Molière et pour Racine cette estime qui allait se prostituer aux Cassagnes et aux Chapelains.

C'est là son œuvre, et elle a été grande: elle suppose une rare indépendance d'opinions, une fermeté plus rare encore dans le caractère. Pendant ces huit années, qui virent paraître ses premières satires, Boileau fit justice des mauvais auteurs, sans se laisser détourner de son but ni par un respect déplacé pour des réputations usurpées et pour les erreurs du public, ni par la crainte de soulever contre lui tant de vanités implacables. Le premier peut-être, avec La Fontaine, il sut, dès 1664, avant *le Misanthrope*, avant *le Tartufe*, rendre un éclatant hommage au génie de Molière¹, dont la mort devait lui inspirer plus tard ces vers d'une émotion si pénétrante, ses plus beaux vers peut-être:

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits en naissant rebutés, etc.

C'est sans doute une chose qui fait honneur à l'esprit de Boileau d'avoir su deux fois devancer le jugement de la postérité en rendant à Molière cette complète justice que lui réservait l'avenir, en rassurant Racine sur le mérite contesté de *Phèdre* et d'*Athalie*: cette sûreté de jugement est la marque du génie critique. Mais il y a là quelque chose de plus remarquable encore, c'est cet amour de la vérité qu'aucune influence ne pouvait corrompre, c'est cette franchise loyale que des considérations de déférence ou d'amitié ne pouvaient fléchir. Quand Louis XIV lui demanda quel était le plus grand poète de son temps: *Sire, c'est Molière*, répondit sans hésiter l'ami de Racine et de La Fontaine. — *Je ne le croyais pas*, reprit Louis XIV, *mais vous vous y connaissez mieux que moi*.

1. Satire II, à Molière; Stances sur l'École des Femmes.

Ses trois dernières satires, publiées plus de vingt ans après les premières, sont regardées généralement comme inférieures. Cette condamnation est sans appel en ce qui concerne les satires XI et XII. Mais, quelque blâmables que soient les exagérations de sa satire sur les femmes, on ne peut y méconnaître une verve rare, des portraits d'une vérité saisissante et dignes de Molière, des vers devenus proverbes, enfin une supériorité dans la satire morale, qu'on ne trouverait peut-être point à un degré si remarquable dans les premières satires de Boileau.

Épîtres.

Les *Épîtres* de Boileau avec l'*Art poétique* et les quatre premiers chants du *Lutrin*, se rapportent pour la plupart à la seconde période de sa vie¹ : les satires avaient enlevé aux mauvais auteurs la réputation que leur avait longtemps accordée l'engouement des coteries et la complicité du public ; moins ardent et moins jeune, satisfait d'ailleurs d'avoir en partie accompli sa tâche de censeur littéraire, Boileau semble abandonner la satire : dans son épître V, en parlant des méchants écrivains irrités contre lui, il dit :

Aujourd'hui, vieux lion², je suis doux et traitable ;
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés ;
Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passés ;
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.

Quand il s'exprimait avec cette résignation et cette indifférence apparentes, il savait bien pourtant qu'il avait ôté aux *froids rimeurs* leur crédit dans l'esprit public, et que, laissant de côté la polémique littéraire, il pouvait s'abandonner sans crainte à des inspirations plus pacifiques.

Ce n'est pas que, dans ses *Épîtres*, il renonce tout à fait à son ancien rôle ; les épigrammes contre les mauvais poètes y abondent, et l'épître X (*à ses vers*) est encore une véritable satire littéraire. Mais ce n'est plus sa préoccupation permanente. On trouve dans ses épîtres plus de variété que dans les satires : l'épître I, au roi (*sur les avan-*

1. De 1669 à 1677. Les épîtres X et XI sont de l'année 1695.

2. Il n'avait alors que trente-huit ans (1674). Deux ans auparavant, Molière, dans les *Femmes savantes*, nous montre l'autorité de son ami reconnue et invoquée même par les auteurs qu'il a immolés :

VADIUS.

Va, va, je te renvoie à l'auteur des *Satires*.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi !

tages de la paix) ; l'épître V, à M. de Guilleragues (*sur la connaissance de soi-même*) ; l'épître IX, à M. de Seignelay (*rien n'est beau que le vrai*) ; ont un caractère philosophique et élevé. L'épître à Lamignon (*sur les plaisirs des champs*), et l'épître à son jardinier, nous montrent le poète sous un nouveau jour : la poésie en est plus familière et plus pittoresque tout à la fois ; le *Passage du Rhin* (épître IV) a le ton de l'épopée ; enfin la belle épître à Racine nous fait honorer en lui l'homme de cœur autant que le poète ; c'est sans doute le chef-d'œuvre de Boileau.

Art poétique.

Boileau avait trente-trois ans quand il commença son *Art poétique* ; il en avait trente-huit quand il termina ce poème.

Le chant I contient des préceptes généraux sur la composition et le style, dont la plupart conviennent aussi bien au prosateur qu'au poète.

L'énumération et les règles des divers genres littéraires remplissent les chants II et III. On remarque avec peine que Boileau, qui parle un peu trop longuement du sonnet, alors encore à la mode, oublie complètement la fable et La Fontaine ; et l'on a besoin de se rappeler les beaux vers de la satire II et de l'épître VII, pour pardonner à Boileau d'avoir dit à la fin du chant III :

C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix, etc.

On a dit, pour justifier Boileau, que, s'il n'osait pas mettre Molière au-dessus de Térence, c'était par un de ces scrupules de superstition à l'égard de l'antiquité, si communs au XVII^e siècle, à l'époque où La Fontaine avait la bêtise de se croire inférieur à Phèdre¹. Cette excuse ne paraît pas suffisante : car Boileau met ailleurs Racine au-dessus d'Euripide, et la supériorité de Molière à l'égard de Térence est encore plus incontestable que celle de Racine à l'égard de l'auteur d'*Alceste* et d'*Iphigénie*².

Peut-être pourrait-on trouver aussi que, dans le deuxième chant,

1. Mot de Fontenelle.

2. Voy. dans les *Poésies* diverses de Boileau ces vers *pour le portrait de Racine* :

Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits....
Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

Il faut remarquer aussi que les vers sur Molière se terminent par une erreur assez bizarre :

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe....

Chacun sait que c'est Géronte que Scapin enveloppe dans ce sac. Voy. les *Fourberies de Scapin*, acte III.

les transitions manquent d'aisance et de variété. Il était difficile sans doute de lier entre elles les différentes parties de cette énumération ; mais il ne semble pas que Boileau ait toujours triomphé de cette difficulté. Est-il possible de ne pas remarquer la monotonie de ces transitions :

D'un ton un peu *plus* haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive élégie....
L'ode avec *plus* d'éclat, et non *moins* d'énergie....
L'épigramme *plus* libre en son cours *plus* borné....

Le quatrième chant contient des conseils moraux adressés au poète, des préceptes de conduite : c'est là qu'au milieu de tant de beaux vers se remarquent ces paroles d'un accent si fier et si noble :

Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme :
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur ;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

L'*Art poétique* de Boileau a souvent été comparé à celui d'Horace ; ce rapprochement n'est pas juste. Ce qu'on a appelé improprement *Ars poetica*, chez Horace, n'est qu'une épître littéraire adressée aux fils de Pison. Boileau est assurément plus méthodique et plus complet : il a voulu faire un poème didactique, donner en beaux vers un ensemble de préceptes sur l'art du poète, et il y a réussi. Mais il n'a ni l'aisance pleine de grâce, ni le coloris vif et original du poète latin.

Le Lutrin.

On peut regretter que Boileau ait passé plusieurs années de sa vie à traiter un pareil sujet avec un talent admirable sans doute, mais qui aurait pu être mieux employé : « *Le Lutrin*, dit M. Nisard, est un ouvrage froid, par l'idée qu'on a involontairement de la peine que Boileau s'y est donnée. On regrette qu'un esprit si viril, qui a enseigné l'art de travailler lentement, s'épuise à peindre un lutrin, à allumer poétiquement une chandelle¹, à parodier les plaintes de Didon dans le discours d'une perruquière délaissée, et les paroles d'or de Nestor dans la harangue de la Discorde aux amis du trésorier ; à

1. On lit dans le III^e chant du *Lutrin* :

....Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, et tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant ;
Et bientôt au brasier d'une mèche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.

décrire un combat à coups d'in-folio arrachés de la boutique de Barbin.... »

Ce n'est point que ce poème n'étincelle de beautés du premier ordre ; qu'on n'y trouve même un talent pittoresque et expressif, très-rare ailleurs, même chez Boileau : le portrait de la *Mollesse* est un des chefs-d'œuvre de notre poésie. Mais l'éclat même de ce style, l'art industrieux et patient que Boileau a consacré à ce poème, font ressortir davantage la puérité de ce travail : une si belle poésie est faite pour exprimer de hautes pensées, et non de vulgaires détails ; c'est le diamant que l'on enchâsse dans l'or, non le bois ou le caillou.

VIII.

LA FONTAINE.

Vie de La Fontaine.

La Fontaine naquit à Château-Thierry en 1624 : il était plus jeune que Molière de six mois. Il ne semble pas avoir deviné sur-le-champ sa vocation poétique ; mais une ode de Malherbe, que lui récita un officier en garnison à Château-Thierry, enflamma son génie. Il lut et étudia avec passion les meilleurs écrivains du XVI^e siècle, Horace, Virgile et Térence ; quelques écrivains italiens charmèrent son imagination, et l'on sait qu'il regardait Platon comme le *plus grand des amuseurs*. Si cette louange naïve n'est pas celle qui convient le mieux à l'auteur du *Phédon*, elle nous montre au moins dans quel esprit libre et désintéressé La Fontaine étudiait ces grands écrivains. Ce qu'il y cherchait, ce n'était ni une instruction solide, ni des modèles à imiter : c'était le plaisir. Ni règle ni méthode dans ses lectures, pas plus que dans sa conduite ; mais si cet abandon, cette facilité à se laisser entraîner par tout ce qui le charmait, a donné à ses écrits une grâce inimitable, elle a eu sur ses mœurs une fâcheuse influence, elle lui a fait méconnaître ses devoirs les plus sérieux.

Marié à vingt-six ans, il ne tarda pas à oublier sa femme et le fils qu'elle lui avait donné. *Mangeant son fonds avec son revenu*, il fut obligé de recevoir de M^{me} de La Sablière et de M. Hervart des bienfaits plus honorables peut-être pour le bienfaiteur que pour celui qui en était l'objet. On a cité avec admiration le mot de La Fontaine à M. Hervart, lorsque après la mort de M^{me} de La Sablière celui-ci l'invitait à venir demeurer chez lui : « J'y allais. » Cette confiance fait l'éloge

de M. Hervart; mais ce penchant à prendre où il le trouvait *le vivre et le couvert*, n'indique pas une dignité suffisante dans le caractère. On peut donner un tour favorable à cette facilité de mœurs, l'appeler bonhomie, en faire presque une qualité touchante; mais peut-être est-il permis de croire que, si La Fontaine n'avait pas donné à M^{me} de La Sablière le droit de faire sur lui ce joli mot : *J'ai renvoyé tout mon monde, je n'ai gardé que mon chien, mon chat, et La Fontaine*, la vie du poète n'y perdrait rien. C'est ici que Boileau, si inférieur comme poète à La Fontaine, Boileau, l'homme de la règle et de la discipline, gagne à lui être comparé.

Il faut se hâter d'ajouter qu'il montra toujours pour ses bienfaiteurs une reconnaissance touchante et dévouée. Quand le surintendant Fouquet eut été arrêté, La Fontaine déplora en vers admirables la disgrâce de son protecteur, et plusieurs années après, visitant à Amboise le château où Fouquet avait été d'abord enfermé, il se mit à fondre en larmes, et, « sans la nuit, dit-il, on n'aurait pu l'arracher de cet endroit. » Cette fidélité au malheur, son amitié pour les grands poètes de son temps, prouvent que les sentiments affectueux qu'il a peints dans ses fables étaient dans son cœur, et compensent cette absence de dignité que l'on regrette de trouver dans sa vie. La morale de ses fables semble se ressentir de ses qualités et de ses faiblesses : elle est douce, touchante, affectueuse, mais elle manque parfois d'élévation; si elle suffit d'ordinaire dans les relations journalières du monde, elle serait insuffisante¹ dans les circonstances plus graves qui se présentent dans la vie, et où chacun doit envisager le devoir dans toute sa sévérité. Ajoutons que La Fontaine, comme tous les moralistes, y donne des conseils de prudence dont il aurait dû faire son profit tout le premier. Après avoir *chanté tout l'été* comme la cigale, bien lui a pris de trouver des gens plus charitables que la fourmi.

La Fontaine mourut en 1695. Quelques années auparavant, une maladie sérieuse l'avait ramené à des sentiments religieux qui consolèrent la fin de sa vie.

Les Fables.

Les six premiers livres des fables parurent en 1668, sous ce titre modeste : *Fables mises en vers, par M. de La Fontaine*. La Fontaine semblait croire naïvement que tout son mérite se bornait à avoir versifié les fables de ses devanciers.

1. Elle est plus qu'insuffisante, quand il va jusqu'à affirmer que :

Le Sage dit selon les gens :

Vive le Roi ! vive la Ligue !

Le second recueil, qui parut plus tard et qui se composait des cinq livres suivants, contient peut-être les fables les plus remarquables. La Fontaine a élargi son cadre : il imite moins, et ose s'éloigner plus souvent de la brièveté de Phèdre. On y remarque plus de mouvement, plus de détails pittoresques, il s'abandonne plus souvent à l'expression de ses sentiments personnels. Le livre VII notamment est une suite de chefs-d'œuvre. Enfin, le XII^e et dernier livre, composé pendant les dernières années de La Fontaine, marque la décadence de son talent.

Chamfort, comparant La Fontaine à ses devanciers, a dit :

« La Fontaine ne voit point dans l'apologue un simple récit qui mène à une froide moralité; il fait de son livre

Une ample comédie à cent acteurs divers.

« C'est en effet comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut les considérer, et s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier l'idée si heureuse d'emprunter aux différentes espèces d'animaux l'image des différents vices que réunit la nôtre, s'ils ont pu se dire comme lui :

Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets;

lui seul a peint les défauts que les autres n'ont fait qu'indiquer. Ce sont des sages qui nous conseillent de nous étudier; La Fontaine nous dispense de cette étude en nous montrant à nous-mêmes : différence qui laisse le moraliste à une grande distance du poète. La bonhomie réelle ou apparente qui lui fait donner des noms, des surnoms, des métiers aux individus de chaque espèce, qui lui fait envisager les espèces mêmes comme des républiques, des royaumes, des empires, est une sorte de prestige qui rend leur feinte existence réelle aux yeux de ses lecteurs. Ratopolis devient une grande capitale, et l'illusion où il nous mène est le fruit de l'illusion parfaite où il a su se placer lui-même. Ce genre de talent si nouveau, dont ses devanciers n'avaient pas eu besoin pour peindre les premiers traits de nos passions, devient nécessaire à La Fontaine, qui doit en exposer à nos yeux les nuances les plus délicates : autre caractère essentiel, né du génie d'observation, dont Molière était si frappé dans notre fabuliste. »

A ce génie d'observation, qui se retrouve chez les autres grands poètes du XVII^e siècle, La Fontaine joint un mérite qui, à cette grande époque, ne se retrouve à ce degré que chez lui : il aime, il peint admirablement la nature. C'est à peine si, dans Racine et dans Boileau, l'on trouverait çà et là quelques vers pittoresques; les

traits de ce genre sont encore plus rares dans Molière et dans Corneille. Mais La Fontaine partage avec les anciens ce talent de peindre les merveilles de la création; talent qu'avec Fénelon il a possédé presque seul en France, avant Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. Ce ne sont point les acteurs seuls qu'il excelle à représenter avec leur physionomie particulière, leur démarche, leurs attitudes, c'est aussi la scène où se passent la plupart de ces petits drames, les champs et les forêts : *cela est peint*, dit M^{me} de Sévigné, après avoir cité une de ses fables; et ces simples mots contiennent un éloge que La Fontaine mérite partout. Un vers lui suffit, comme à Virgile¹, pour mettre sous nos yeux tout un paysage; jamais il n'abuse de ce génie descriptif. Depuis La Fontaine on a peint de plus grandes scènes de la nature, avec exactitude, avec éclat; mais cette sobriété pittoresque, cette simplicité exquise est un secret que personne ne lui a encore dérobé.

Quant à la langue dont s'est servi La Fontaine, elle n'appartient qu'à lui; c'est, avec le caractère nouveau qu'il a su donner à la fable, et avec ce sentiment profond des beautés de la nature, ce qui constitue sa merveilleuse originalité. « La Fontaine, dit M. Geruzet, se rattache sans doute à son siècle par l'élégance et la pureté du langage, et par ce je ne sais quoi d'achevé qui est le trait commun des grands écrivains de son temps; mais son idiome est plus riche, plus souple et plus naturel. Il a une veine gauloise que lui seul a conservée, et qui lui donne par l'archaïsme un air de nouveauté. L'emploi des vieux mots et des tours antiques qu'il rajeunit est une véritable conquête sur le passé, et un moyen d'introduire avec aisance des idées que la noblesse trop soutenue du langage classique aurait dénaturées. Marot, Rabelais, des Périers, apportent leur tribut pour former la langue la plus personnelle que jamais écrivain ait parlée. Les larcins de La Fontaine ne paraissent pas, seulement ils s'unissent à la trame du discours pour l'orner, et jamais l'écrivain n'est plus naturel que dans ses emprunts, ou plutôt dans ses réminiscences. »

1. Virgile a parfois été imité avec bonheur par La Fontaine :

« ...O qui me gelidis in vallibus Hæmi

« Sistat, etc. »

O qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !

« Majoresque cadunt altis de montibus umbræ. »

....Et déjà les vallons

Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

AUTEURS ALLEMANDS.

MORCEAUX CHOISIS en prose et en vers des classiques allemands, publiés sur l'invitation de M. le ministre de l'Instruction publique, pour répondre aux programmes officiels; par M. Eichhoff, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon, membre correspondant de l'Institut. 3 volumes in-12, à l'usage des classes de Troisième, de Seconde et de Rhétorique.

Chaque volume contient un choix de morceaux en prose et en vers, suivi de Notices sur les principaux auteurs classiques allemands, et se vend séparément¹.

1. 1^{er} volume : cours de Troisième. Prix, broché ou cartonné, 1 fr. 50 c.

2^e volume : cours de Seconde. Prix, broché ou cartonné, 2 fr. 50 c.

3^e volume : cours de Rhétorique. Prix, broché ou cartonné, 3 fr.

Ces trois volumes se trouvent à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}.

AUTEURS ANGLAIS.

MORCEAUX CHOISIS en prose et en vers des classiques anglais, publiés sur l'invitation de M. le ministre de l'Instruction publique, pour répondre aux programmes officiels; par M. Eichhoff. 3 volumes in-12, à l'usage des classes de Troisième, de Seconde et de Rhétorique.

Chaque volume contient un choix de morceaux en prose et en vers, suivi de Notices sur les principaux auteurs classiques anglais, et se vend séparément¹.

1. 1^{er} volume : cours de Troisième. Prix, broché ou cartonné, 1 fr. 50 c.

2^e volume : cours de Seconde. Prix, broché ou cartonné, 2 fr. 50 c.

3^e volume : cours de Rhétorique. Prix, broché ou cartonné, 3 fr.

Ces trois volumes se trouvent à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}.

QUESTIONS

DE LOGIQUE, D'HISTOIRE, DE GÉOGRAPHIE, DE SCIENCES
MATHÉMATIQUES, PHYSIQUES ET NATURELLES

CONSEILS GÉNÉRAUX.

La préparation de ces questions n'est pas un simple exercice de mémoire. Un tel travail suppose des connaissances acquises antérieurement, qu'on sent le besoin de classer et de coordonner. Le *Manuel du Baccalauréat* sera surtout utile à ceux qui ont appris et qui ont oublié, puisqu'il présente, sous une forme abrégée et concise, des notions éparses dans de gros volumes, et qu'on aurait beaucoup de peine à rassembler. Toutefois, en rendant les recherches plus faciles, il ne dispense pas de la condition du travail, de l'étude raisonnée et intelligente des faits. Il n'est pas et il ne peut être un catéchisme qu'on apprend par cœur pour le jour de l'examen. Cette science d'emprunt ne résisterait pas à la moindre objection.

Quoique le *Manuel* fournisse aux candidats des réponses suffisamment développées pour toutes les questions du programme, ils ne doivent pas se contenter d'une simple lecture. Ce qu'on lit peut entrer dans la mémoire; mais la mémoire n'est pas une gardienne très-sûre de nos connaissances, si l'intelligence ne lui vient en aide. Nous leur conseillons donc de traiter par écrit chacune des questions après les avoir étudiées dans le *Manuel*. Les solutions que nous leur proposons ne sont pas tellement abrégées qu'elles ne puissent s'analyser. Une analyse écrite sera toujours préférable à une analyse verbale. Lorsqu'on a la plume à la main, il faut plus de réflexion; l'attention est plus profonde, et les idées se gravent mieux dans la mémoire. Il y aura dans cette analyse un travail personnel dont les candidats recueilleront tous les fruits le jour de l'examen.

1. Questions de logique.

La logique est une des parties les plus difficiles du programme. Si les candidats abordaient cette étude sans aucune préparation, ils rencontreraient sans doute beaucoup d'obstacles. Nous les engagerons à

faire quelques lectures préliminaires qui les familiariseront avec les matières philosophiques, et parmi lesquelles il faut placer au premier rang les ouvrages dont l'analyse est indiquée par le programme. Ils devront ensuite étudier les solutions proposées dans le *Manuel*, et les résumer par écrit sans le secours du livre, en ayant soin de vérifier l'exactitude de leur travail. Qu'ils s'essayent enfin à faire les réponses oralement; s'ils ont retenu les idées plutôt que les mots, ces réponses se présenteront pour ainsi dire d'elles-mêmes.

2. Questions d'histoire.

Les candidats doivent s'attacher aux grands résultats beaucoup plus qu'à des détails. C'est dans ce sens que l'autorité universitaire a voulu que les examens fussent dirigés. Aussi avons-nous eu soin d'indiquer, pour chaque question, les idées essentielles, les points de vue généraux. Sous ce rapport, l'étude de l'histoire n'exige pas cette mémoire imperturbable qui n'est pas donnée à tous. Une date peut avoir été oubliée, un fait accessoire négligé, pourvu que les traits caractéristiques d'une époque soient fidèlement reproduits.

3. Questions de géographie.

La mémoire, on doit le reconnaître, joue le rôle principal dans cette étude; mais ici du moins elle a un puissant auxiliaire: nous voulons parler des cartes. Il est à peu près impossible de fixer dans sa mémoire la position réelle des lieux, si on ne les a pas vus sur une carte, et de se faire une idée du système solaire, de la sphère, de la configuration du globe, si des figures ne rendent pour ainsi dire pas sensibles aux yeux les démonstrations du *Manuel*; aussi devons-nous recommander aux candidats de n'étudier les questions de géographie qu'à l'aide d'un atlas. Les efforts d'attention qu'ils auront faits pour y trouver les grandes divisions, les cours des fleuves, les lieux remarquables, graveront si bien tous ces détails dans leur mémoire, qu'ils parviendront à avoir en quelque sorte sous les yeux, au moment de l'examen, une carte sur laquelle ils pourront suivre tous les noms géographiques.

4. Questions de sciences mathématiques, physiques et naturelles.

Le premier travail consistera naturellement dans la lecture attentive du *Manuel* et des traités classiques plus étendus. Cette lecture, pour produire de bons résultats, doit être faite avec lenteur, de ma-

nière à n'embrasser à la fois qu'un petit nombre de numéros; on ne devra jamais quitter un sujet sans être certain d'en avoir compris l'ensemble et les détails. Toutes les fois qu'il se présentera dans le texte un renvoi à une proposition précédente, on aura soin d'y recourir; c'est le seul moyen de bien saisir la liaison des idées et de se pénétrer de l'ordre nécessaire dans lequel les vérités s'enchaînent.

Lorsqu'on sera assuré d'avoir bien compris une proposition ou une théorie, on la relira plusieurs fois de suite, afin de se l'approprier en quelque sorte. On devra alors l'exposer à haute voix *au tableau noir*, d'abord seul, et ensuite en présence d'un ou de plusieurs condisciples.

Nous appelons particulièrement l'attention des aspirants sur l'usage du tableau noir, parce qu'il arrive très-fréquemment que les candidats, qui ont bien compris la matière du programme, demeurent complètement incapables d'exposer ce qu'ils savent, lorsqu'ils se trouvent pour la première fois en face de ce tableau, avec lequel ils doivent par conséquent se familiariser dès le commencement de leurs études.

Lorsqu'on croira posséder suffisamment une des grandes divisions du programme, comme par exemple la géométrie, on devra s'occuper de *repasser*. Pour cela, après avoir relu l'ensemble, on procédera comme il suit. On prendra au hasard l'une des propositions importantes, telles que celle qui est relative au carré de l'hypoténuse. On exposera cette proposition. On passera ensuite en revue les différentes propositions sur lesquelles la démonstration s'est appuyée; on les reprendra alors une à une pour les exposer à leur tour. On continuera à remonter ainsi jusqu'à ce qu'on parvienne à un axiome ou à une définition, seuls points de départ de toutes les branches des mathématiques. La marche que nous venons d'indiquer, et qui a été recommandée par Lacroix, juge si compétent en matière d'enseignement, est d'un effet certain lorsqu'elle est suivie avec persévérance.

Il nous reste à parler d'un exercice qui, sans avoir une importance égale aux précédents, est cependant un puissant auxiliaire: nous voulons parler de la résolution des problèmes. On fera, dans les recueils connus¹, un choix de questions graduées suivant sa force, questions d'application d'abord, questions de recherche ensuite, et l'on consacra chaque jour une heure, par exemple, à ce travail. L'aspirant peut être assuré que l'activité de son esprit croîtra en raison des efforts, même infructueux quelquefois, qu'il fera pour arriver à la solution.

L'étude de la physique et de la chimie demande pour être fructueuse le secours des expériences; c'est par l'observation surtout que

1. Voy. les *Problèmes* de M. Saigey, de M. Riit et de M. Bary.

les phénomènes naturels se gravent dans la mémoire. Heureusement, les expériences fondamentales peuvent presque toutes se répéter à peu de frais: avec un bâton de cire d'Espagne, un tube de verre et quelques balles de bureau, on peut constater les principales lois de l'électricité; avec quelques tubes, quelques fioles et une lampe, on peut obtenir les réactions fondamentales de la chimie inorganique, et ainsi du reste. Quant aux expériences difficiles et dispendieuses, on ira les voir exécuter dans les cours publics.

Si l'observation est indispensable pour l'étude de la physique et de la chimie, on peut dire qu'elle est la base de l'étude de l'histoire naturelle. Il faut visiter les musées, fréquenter les jardins de botanique, herboriser dans ses jours de loisir, et tâcher de se former, avec économie, de petites collections élémentaires. C'est par ces moyens seuls qu'on triomphera de l'aridité des nomenclatures, et que l'on enrichira sa mémoire de faits, de lois, et non de mots.

Dès qu'on aura vu la totalité des matières du programme, on fera bien d'assister aussi souvent que possible aux examens publics. Enfin, on devra régler ses études de manière à ne pas être surchargé de travail à l'approche de l'examen; rien n'est plus funeste, en effet, que de se présenter, au jour de l'épreuve, la tête alourdie et l'esprit émoussé.

Ces conseils généraux dont nous avons cru devoir faire précéder les diverses séries de questions indiquées par le programme, suffiront pour diriger les jeunes gens dans leur travail et leur rendre profitables les résumés qu'ont bien voulu se charger d'écrire les professeurs habiles dont les noms sont attachés à ce *Manuel*.